

I

IMAGES
MALGRÉ TOUT

« [...] même rayé à mort
un simple rectangle
de trente-cinq
millimètres
sauve l'honneur
de tout le réel. »

J.-L. Godard, *Histoire(s) du cinéma*, Paris,
Gallimard-Gaumont, 1998, I, p. 86.

QUATRE BOUTS DE PELLICULE ARRACHÉS À L'ENFER

Pour savoir il faut s'imaginer. Nous devons tenter d'imaginer ce que fut l'enfer d'Auschwitz en été 1944. N'invoquons pas l'inimaginable. Ne nous protégeons pas en disant qu'imaginer cela, de toutes les façons – car c'est vrai –, nous ne le pouvons, nous ne le pourrons pas jusqu'au bout. Mais nous le *devons*, ce très lourd imaginable. Comme une réponse à offrir, une dette contractée envers les paroles et les images que certains déportés ont arrachées pour nous au réel effroyable de leur expérience. Donc, n'invoquons pas l'inimaginable. Il était tellement plus difficile, pour les prisonniers, de soustraire au camp ces quelques lambeaux dont nous sommes à présent dépositaires, dans la lourdeur de les soutenir d'un seul regard. Ces lambeaux nous sont plus précieux et moins apaisants que toutes les œuvres d'art possibles, arrachés qu'ils furent à un monde qui les voulait impossibles. Images *malgré tout*, donc : malgré l'enfer d'Auschwitz, malgré les risques encourus. Nous devons en retour les contempler, les assumer, tenter d'en rendre compte. Images *malgré tout* : malgré notre propre incapacité à savoir les regarder comme elles le mériteraient, malgré notre propre monde repu, presque étouffé, de marchandise imaginaire.

*

Parmi les prisonniers d'Auschwitz, ceux dont les SS voulurent éradiquer à tout prix la possibilité de témoignage furent, bien sûr, les membres du *Sonderkommando*, le « commando spécial » de détenus qui géraient à mains nues l'extermination de masse. Les SS savaient d'avance qu'un seul mot d'un membre survivant du *Sonderkommando* rendrait caduques toutes les dénégations, toutes les arguties ultérieures sur le

grand massacre des juifs d'Europe¹. « Avoir conçu et organisé les équipes spéciales a été le crime le plus démoniaque du national-socialisme », écrit Primo Levi. « On reste stupéfait devant ce paroxysme de perfidie et de haine : c'était aux juifs de mettre les juifs dans les fours, il fallait démontrer que les juifs [...] se pliaient à toutes les humiliations, allaient jusqu'à se détruire eux-mêmes². »

Le premier *Sonderkommando* à Auschwitz fut créé le 4 juillet 1942, lors de la « sélection » d'un convoi de juifs slovaques pour la chambre à gaz. Douze équipes se succédèrent à partir de cette date : elles étaient supprimées au bout de quelques mois, « et l'initiation de l'équipe suivante consistait à brûler les cadavres des prédécesseurs³. » Une partie de l'horreur consistait pour ces hommes à ce que toute leur existence soit maintenue, jusqu'à l'inéluctable gazage de l'équipe, dans un secret absolu : aussi les membres du *Sonderkommando* ne devaient-ils avoir aucun contact avec les autres détenus, encore moins avec quelque « monde extérieur » que ce fût, pas même avec les SS « non initiés », c'est-à-dire ignorants du fonctionnement exact des chambres à gaz et des crématoires⁴. Malades, ces détenus mis au secret n'étaient pas admis à l'hôpital du

1. Et avec elles tous les sophismes dont, me semble-t-il, il n'y a pas lieu de s'extasier philosophiquement. Cf. J.-F. Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983, p. 16-17 (analysant sous cette forme l'argument négationniste : « [...] pour identifier qu'un local est une chambre à gaz, je n'accepte comme témoin qu'une victime de cette chambre à gaz ; or il ne doit y avoir, selon mon adversaire, de victime que morte, sinon cette chambre à gaz ne serait pas ce qu'il prétend ; il n'y a donc pas de chambre à gaz. »).

2. P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* (1986), trad. A. Maugé, Paris, Gallimard, 1989, p. 51 et 53.

3. *Ibid.*, p. 50.

4. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz* (1979), trad. P. Desolneux, Paris, Pygmalion, 1980, p. 61. Filip Müller constitue le cas rarissime d'un membre du *Sonderkommando* ayant échappé à cinq liquidations successives. Sur ce fonctionnement et sa mise au secret, cf. G. Wellers, *Les Chambres à gaz ont existé. Des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard, 1981. E. Kogon, H. Langbein et A. Rückerl, *Les Chambres à gaz secret d'État* (1983), trad. H. Rollet, Paris, Minuit, 1984 (rééd. Paris, Le Seuil, 1987). J.-C. Pressac, *Auschwitz. Technique and Operation of the Gas Chambers*, trad. P. Moss, New York, Beate Klarfeld Foundation, 1989. *Id.*, *Les Crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*, Paris, CNRS Éditions, 1993 (qui note, p. 35 : « [...] tuer d'un coup par gaz dans un espace clos des hommes par centaines était sans précédent et le secret dont était entourée l'opération frappait encore plus l'imagination des non-participants, SS ou détenus, qui avaient reçu l'inter-

camp. On les maintenait dans l'asservissement total et l'abrutissement – l'alcool ne leur étant pas refusé – de leur travail aux crématoires.

Leur travail ? Il faut bien le redire : manipuler la mort de leurs semblables par milliers. Être témoins de tous les derniers moments. Être contraints de mentir jusqu'au bout (un membre du *Sonderkommando* qui avait voulu informer les victimes de leur destin fut jeté vivant dans le feu du crématoire, et ses camarades durent assister à l'exécution⁵). Reconnaître les siens et ne rien dire. Voir entrer hommes, femmes et enfants dans la chambre à gaz. Entendre les cris, les coups, les agonies. Attendre. Puis, recevoir d'un coup l'« indescriptible amoncellement humain » – une « colonne de basalte » faite de chair, de leur chair, notre propre chair – qui s'écroule à l'ouverture des portes. Tirer les corps un à un, les déshabiller (avant, du moins, que les nazis n'aient imaginé la solution du vestiaire). Laver au jet tout le sang, toutes les humeurs, toutes les sanies accumulées. Extraire les dents en or, pour le butin du *Reich*. Introduire les corps dans la fournaise des crématoires. Maintenir l'inhumaine cadence. Alimenter en coke. Retirer les cendres humaines sous l'espèce de cette « matière informe, incandescente et blanchâtre qui se déversait en rigoles [et qui] en refroidissant prenait une teinte grisâtre »... Concasser les os, cette ultime résistance des pauvres corps à leur industrielle destruction. Faire des tas de tout cela, le jeter dans le fleuve voisin ou l'utiliser comme matériau de terrassement pour la route en construction près du camp. Marcher sur cent cinquante mètres carrés de chevelures humaines que quinze détenus s'emploient à carder sur de grandes tables. Repeindre quelquefois le vestiaire, confectionner des haies de verdure – camouflage –, creuser des fosses d'incinération supplémentaires pour les gazages exceptionnels. Nettoyer, réparer les fours géants des crématoires. Recommencer chaque jour, sous

diction formelle d'en observer le déroulement. »). U. D. Adam, « Les chambres à gaz », *L'Allemagne nazie et le génocide juif : colloque de l'EHESS, Paris, juillet 1982*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1985, p. 236-261. F. Piper, « Gas Chambers and Crematoria », *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, dir. Y. Gutman et M. Beatenbaum, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1994, p. 157-182.

5. H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz* (1975), trad. D. Meunier, Paris, UGE, 1994, p. 202.

la menace des SS. Survivre ainsi pour un temps indéterminé, ivres, travaillant jour et nuit « en courant comme des possédés pour en finir au plus vite⁶ ».

« Ils n'avaient pas figure humaine. C'étaient des visages ravagés, fous », ont dit les détenus qui ont pu les voir⁷. Ils survivaient pourtant, pour le temps qu'on leur laissait, dans l'ignominie de la besogne. À une détenue qui lui demandait comment il pouvait supporter pareil travail, un membre de l'équipe répondit : « Évidemment, je pourrais me jeter sur les fils électriques, comme tant de mes camarades, mais je veux vivre [...]. Dans notre travail, si on ne devient pas fou le premier jour, on s'habitue⁸. » Façon de parler. Certains se jetèrent simplement dans le feu, qui croyaient pourtant être « habitués ».

Si une telle survie dépasse tout jugement moral (comme l'a écrit Primo Levi⁹) et tout conflit tragique (comme l'a commenté Giorgio Agamben¹⁰), alors que peut bien signifier, dans une telle contrainte, le verbe *résister* ? Se révolter ? C'était une façon digne de se suicider, d'anticiper l'élimination promise. Fin 1942, un premier projet de rébellion échoua. Puis, de la grande mutinerie d'octobre 1944 – du moins le crématoire IV fut-il incendié et détruit –, nul n'a survécu des quatre cent cinquante membres impliqués, dont trois cents « seulement » devaient être bientôt gazés¹¹.

Au creux de ce désespoir fondamental, la « sollicitation à résister » s'est probablement détachée des êtres eux-mêmes, promis à disparaître, pour se fixer sur des *signaux à émettre* par-delà les frontières du camp : « Comment informer le

6. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, op. cit., p. 104, 136, 158-159, 169-173, 167-180. H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, op. cit., p. 191-202.

7. H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, op. cit., p. 193.

8. *Ibid.*, p. 194-195.

9. P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, op. cit., p. 58 : « [...] personne n'est autorisé à les juger, ni ceux qui ont connu l'expérience des Lager ni, encore moins, les autres. »

10. G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III* (1998), trad. P. Alferi, Paris, Rivages, 1999, p. 125.

11. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, op. cit., p. 209-222. La documentation sur les effets de la révolte a été réunie par J.-C. Pressac, *Les Crématoires d'Auschwitz*, op. cit., p. 93. Sur l'exécution publique des derniers mutins, cf. P. Levi, *Si c'est un homme* (1947), trad. M. Schruoffenegger, Paris, Julliard, 1987 (éd. 1993), p. 159-161.

monde des atrocités qui se commettaient ici restait notre préoccupation majeure¹² ». Ainsi, Filip Müller, en avril 1944, avait-il patiemment réuni quelques documents – un plan des crématoires IV et V, une note sur leur fonctionnement, une liste des nazis en fonction ainsi qu'une étiquette de Zyklon B – pour les transmettre à deux prisonniers qui tentaient l'évasion¹³. Tentative que tous ceux du *Sonderkommando* savaient, pour eux-mêmes, désespérée. C'est pourquoi ils confièrent quelquefois leurs témoignages au secret de la terre : les fouilles effectuées aux abords des crématoires d'Auschwitz ont mis au jour – souvent bien longtemps après la Libération – les écrits bouleversants, presque illisibles, de ces esclaves de la mort¹⁴. *Bouteilles à la terre*, en quelque sorte, sauf qu'ils n'avaient pas toujours de bouteilles où préserver leur message. Au mieux une gamelle en fer blanc¹⁵.

Ces écrits sont hantés par deux contraintes complémentaires. D'une part, l'inéluctable disparition du témoin lui-même : « Les SS nous répètent souvent qu'ils ne laisseront pas survivre un seul témoin ». Mais, aussi, la crainte que le témoignage lui-même ne disparaisse, fût-il transmis à l'extérieur : ne risquait-il pas, en effet, d'être incompréhensible, jugé insensé, inimaginable ? « Ce qui se passait exactement – comme le confiait Zalmen Lewental au bout de papier qu'il s'appropriait à enfouir dans le sol –, aucun être humain ne peut se le représenter¹⁶. »

*

C'est dans la plière de ces deux impossibilités – disparition prochaine du témoin, irreprésentabilité certaine du témoi-

12. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, op. cit., p. 118.

13. *Ibid.*, p. 163-166.

14. Cf. L. Poliakov, *Auschwitz*, Paris, Julliard, 1964, p. 62-65 et 159-171. B. Mark, *Des voix dans la nuit. La résistance juive à Auschwitz-Birkenau* (1965), trad. F. et J. Friedman et L. Princet, Paris, Plon, 1982. N. Cohen, « Diaries of the Sonderkommando », *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, op. cit., p. 522-534.

15. Sur la description physique des Rouleaux d'Auschwitz rongés par l'humidité et, donc, partiellement illisibles, cf. B. Mark, *Des voix dans la nuit*, op. cit., p. 179-190.

16. Cité par H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, op. cit., p. 3.

gnage – qu'a surgi l'image photographique. Un jour d'été 1944, les membres du *Sonderkommando* ont éprouvé l'impérieuse nécessité, ô combien dangereuse pour eux, d'arracher à leur infernal travail quelques photographies susceptibles de porter témoignage sur l'horreur spécifique et l'ampleur du massacre. Arracher quelques images à *ce réel-là*. Mais aussi – puisque une image est faite pour être regardée par autrui – arracher à la pensée humaine en général, la pensée du « dehors », un *imaginable* pour ce dont personne, jusqu'alors (mais c'est déjà beaucoup dire, car tout cela fut bien projeté avant d'être mis en œuvre), n'entrevoit la possibilité.

Il est troublant qu'un tel désir d'arracher une image se soit concrétisé au moment le plus indescriptible – ainsi qu'on le qualifie souvent – du massacre des juifs : moment où il n'y avait plus place, chez ceux qui assistèrent, hébétés, à cela, pour la pensée ni pour l'imagination. Temps, espace, regard, pensée, pathos – tout était offusqué par l'énormité machinique de la violence produite. En été 1944, il y eut le « raz de marée » des juifs hongrois : quatre cent trente-cinq mille d'entre eux furent déportés à Auschwitz entre le 15 mai et le 8 juillet¹⁷. Jean-Claude Pressac (dont le scrupule vérificateur exclut en général tous les adjectifs, a fortiori toutes les formules empathiques) écrit que ce fut là « l'épisode le plus dément de Birkenau », essentiellement pratiqué dans les crématoires II, III et V¹⁸. En une seule journée, vingt-quatre mille juifs hongrois furent ainsi exterminés. Vers la fin de l'été, le Zyklon B vint à manquer. Alors, « les inaptes des convois [à savoir les victimes sélectionnées pour la mise à mort immédiate] furent précipités directement dans les fosses ardentes du crématoire V et du Bunker 2¹⁹ », c'est-à-dire brûlés vifs. Les gitans, eux, furent gazés en masse à partir du 1^{er} août.

Comme d'habitude, les membres du *Sonderkommando* affectés aux crématoires avaient dû préparer toute l'infrastructure de ce cauchemar. Filip Müller se souvient que l'on procéda « au colmatage des fissures dans les parois des fours avec de la terre réfractaire, au revêtement des portes en fonte

17. A. Wicviorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992 (éd. 1995), p. 255-259.

18. J.-C. Pressac, *Les Crématoires d'Auschwitz*, op. cit., p. 90.

19. *Ibid.*, p. 91.

d'acier avec de l'enduit noir, et au graissage des charnières [...]. On remplaçait les grilles usagées et on vérifiait du haut en bas l'état des six cheminées en faisant les réparations nécessaires. On contrôlait aussi soigneusement les ventilateurs avec l'aide des électriciens. On fit enfin repeindre les murs des quatre vestiaires et des huit chambres à gaz. Tous ces travaux avaient manifestement pour but de mettre les installations d'anéantissement en parfait état de marche²⁰. »

Mais, surtout, il avait fallu, sur l'ordre du *Hauptscharführer* Otto Moll – un SS particulièrement craint et détesté, s'étant personnellement chargé de la liquidation du *Sonderkommando* dès 1942²¹ –, creuser cinq fosses d'incinération à l'air libre, derrière le crématoire V. Filip Müller a raconté en détail l'expérimentation technique et la gestion du chantier menées par Moll : jusqu'à la conception de caniveaux destinés à recueillir la graisse, jusqu'à la dalle de béton sur laquelle les « ouvriers » devaient pulvériser les os mêlés aux cendres humaines²². Jusqu'aux haies végétales élevées pour former écran et rendre tout cela invisible de l'extérieur (fig. 1). Il est significatif que, du crématoire V, situé dans un petit bois de bouleaux – d'où Birkenau tire son nom –, il n'existe aucune vue (les lointaines vues aériennes mises à part) qui ne soit offusquée par quelque barrage végétal²³ (fig. 2).

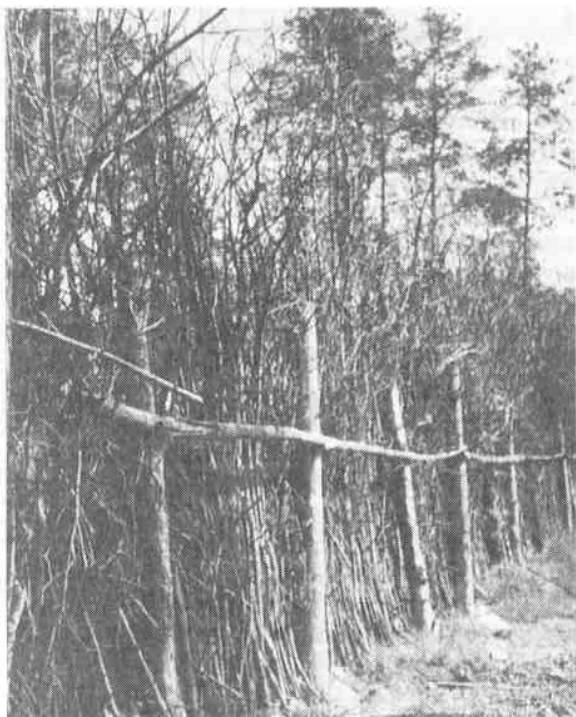
Arracher une image à cet enfer ? Cela semblait doublement impossible. Impossible par défaut, puisque le détail des installations était camouflé, quelquefois souterrain. Et puisque, hors de leur travail sous le strict contrôle des SS, les membres

20. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, op. cit., p. 169.

21. *Ibid.*, p. 170.

22. *Ibid.*, p. 169-183.

23. La documentation sur le crématoire V est accessible dans J.-C. Pressac, « Étude et réalisation des Krematorien IV et V d'Auschwitz-Birkenau », *L'Allemagne nazie et le génocide juif*, op. cit., p. 539-584. *Id.*, *Auschwitz : Technique and Operation of the Gas Chambers*, op. cit., p. 379-428. Léon Poliakov (*Auschwitz*, op. cit., p. 51-52) avait déjà cité une lettre du 6 novembre 1943 où les SS d'Auschwitz commandent des plantes vertes pour le camouflage des crématoires I et II. Le 16 juin 1944, Oswald Pohl accordait encore un crédit pour la vue des détenus. » J.-C. Pressac, *Les Crématoires d'Auschwitz*, op. cit., p. 91. Sur le camouflage du « boyau » de Treblinka, cf. le témoignage très précis du SS Franz Suchomel, recueilli par C. Lanzmann, *Shoah*, Paris, Fayard, 1985, p. 121-124.



1. Anonyme (allemand), *Haie de camouflage du crématoire V d'Auschwitz*, 1943-1944. Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau (négatif n° 860).

du *Sonderkommando* étaient remis soigneusement au secret dans une « cellule souterraine [et] isolée²⁴ ». Impossible par excès, car la vision de cette chaîne monstrueuse, complexe, semblait dépasser toute tentative d'enregistrement. Filip Müller écrit que, « en comparaison de ce que [Otto Moll] avait imaginé et de ce qu'il commençait à réaliser, l'Enfer de Dante n'était qu'un jeu d'enfant²⁵ » :

24. Témoignage de Filip Müller recueilli *ibid.*, p. 81. Il continue ainsi : « Nous étions désormais des "porteurs de secret", des morts en sursis. Nous ne devions parler à personne, n'entrer en contact avec aucun prisonnier. Même pas avec les SS. Sauf ceux qui étaient chargés de l'Aktion. »

25. F. Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, *op. cit.*, p. 181.



2. Anonyme (allemand), *Le crématoire V d'Auschwitz*, 1943-1944. Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau (négatif n° 20995/508).

« Aux premières lueurs de l'aube on mit le feu aux deux fosses dans lesquelles on avait amoncelé environ deux mille cinq cents corps ; deux heures après, ils étaient devenus méconnaissables. Les flammes incandescentes enveloppaient d'innombrables troncs carbonisés et desséchés. [...] Contrairement à ce qui se passait dans les crématoires où la chaleur pouvait être maintenue à l'aide de ventilateurs, dans les fosses au contraire, lorsque le matériel humain avait pris feu, la combustion ne pouvait être maintenue que dans la mesure où l'air circulait entre les corps. Comme à la longue le monceau des corps avait tendance à se recroqueviller, en l'absence de toute arrivée d'air de l'extérieur, l'équipe des chauffeurs dont je faisais partie devait sans arrêt répandre sur la masse de l'huile, du méthanol ou de la graisse humaine en ébullition, recueillie dans les citernes du fond de la fosse, sur les deux faces latérales. À l'aide de longues spatules de fer recourbées à leur extrémité, on prélevait dans des seaux la graisse bouillante, en prenant soin de se protéger les mains avec des mitaines. Après avoir déversé la graisse dans la fosse, dans tous les endroits possibles, des jets de flammes s'élevaient en sifflant et en crépitant. D'épaisses

volutes de fumée obscurcissaient l'air en répandant des odeurs d'huile, de graisse, de benzol et de chair brûlée. L'équipe de jour composée d'environ cent quarante détenus travaillait dans le secteur des crématoires IV et V. Environ vingt-cinq porteurs de cadavres étaient occupés à évacuer les corps des trois chambres à gaz du crématoire V et à les traîner jusqu'aux fosses. [...]

Les sentinelles SS qui se tenaient dans les miradors au-delà du réseau des barbelés, dans le secteur des fosses, [...] paraissaient assez troublés par le spectacle dantesque dont ils étaient les témoins et beaucoup avaient du mal à supporter la vue de scènes aussi affreuses qui se déroulaient devant eux. [...] Certains morts semblaient revenir à la vie. Sous l'effet de la chaleur intense, ils se tordaient en donnant l'impression de souffrir des maux intolérables. Leurs bras et leurs jambes remuaient comme dans un film au ralenti, des troncs se redressaient [...]. L'intensité du feu était telle que les cadavres étaient dévorés de tous côtés par les flammes. Des cloques se formaient sur leur peau, éclatant les unes après les autres. Presque tous les corps enduits de graisse étaient parsemés de cicatrices noires de brûlures. Sous l'effet de la chaleur ardente, l'abdomen éclatait sur la plupart des morts. Leur chair se consumait avec des bruits intenses de sifflements et de grésillements.

[...] L'incinération avait duré cinq à six heures. Le résidu de la combustion remplissait encore à peine le tiers de la fosse. La surface, d'une teinte blanc-gris phosphorescent, était parsemée d'innombrables crânes humains. Dès que la surface de la masse des cendres était suffisamment refroidie, on jetait des planches garnies de tôle dans la fosse. Des détenus descendaient dans le fond et rejetaient avec des pelles la cendre encore chaude vers l'extérieur. Ils étaient équipés de moufles et de casquettes de protection en forme de soucoupe ; néanmoins ils étaient souvent atteints par des particules de cendres brûlantes qui tombaient sans cesse, soufflées par le vent, et qui provoquaient de graves blessures au visage et aux yeux. C'est pourquoi on les munissait également de lunettes de protection.

Après avoir débarrassé les fosses de leurs résidus, on transportait les restes dans des brouettes au pas de course jusqu'au dépôt de cendres et on les amassait en tas de la hauteur d'un homme²⁶. »

26. *Ibid.*, p. 183-189. Cf. également, parmi d'autres, le témoignage de G. Wellers, *L'Étoile jaune à l'heure de Vichy. De Drancy à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1973, p. 286-287. E. Kogon, H. Langbein et A. Rückerl, *Les Chambres à gaz secret d'État*, op. cit., p. 214-215, précisent que les fosses faisaient 12 mètres de long, 6 de large et 1,50 de profondeur. Mille personnes y brûlaient en une heure. Cf. également J.-C. Pressac, « Étude et réalisation des Krematorien IV et

*

Arracher une image à cela, malgré cela ? Oui. Il fallait coûte que coûte donner forme à cet inimaginable. Les possibilités d'évasion ou de révolte étaient si réduites à Auschwitz que la simple *émission d'une image* ou d'une information – un plan, des chiffres, des noms – devenait l'urgence même, un parmi les derniers gestes d'humanité. Certains détenus avaient pu écouter la BBC dans les bureaux qu'ils nettoyaient. D'autres réussirent à émettre des appels au secours. « L'isolement du monde extérieur faisait partie des pressions psychologiques exercées sur les détenus », écrit Hermann Langbein. « Parmi les efforts faits pour se défendre contre le terrorisme psychique, on comptait évidemment ceux qui tendaient à rompre l'isolement. Ce dernier facteur prit d'année en année plus d'importance pour le moral des détenus à mesure qu'évoluait la situation militaire²⁷. » De leur côté, les chefs de la Résistance polonaise demandaient, en 1944, des photos. C'est ainsi que, selon un témoignage recueilli par Langbein, un travailleur civil réussit à introduire un appareil en fraude et à le faire parvenir jusqu'aux membres du *Sonderkommando*²⁸. Il ne restait dans l'appareil, probablement, qu'un bout de pellicule vierge.

La prise de vue nécessitait tout un dispositif de guet collectif. Le toit du crématoire V fut intentionnellement endommagé, en sorte que certains membres de l'équipe y furent envoyés par les SS pour réparation. De là-haut, David Szmulewski put ainsi faire le guet : il observait ceux – notam-

V », art. cit., p. 539-584. Une divergence demeure entre certains témoignages des membres du *Sonderkommando* et les analyses de Pressac sur la question de savoir si les fosses furent construites parce que les fours du crématoire V étaient détectoeux ou bien en suractivité.

27. H. Langbein, *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes, 1938-1945* (1980), trad. D. Meunier, Paris, Fayard, 1981, p. 297 (et, en général, p. 297-315).

28. *Ibid.*, *Hommes et femmes à Auschwitz*, op. cit., p. 253 : « Stanislaw Klodzinski a attesté qu'un travailleur civil polonais, Mordarski, dont le chantier se trouvait non loin, introduisit un appareil en fraude dans le camp. Dissimulé dans le double fond d'un baquet de soupe, il parvint au *Sonderkommando*. » La reconstitution de Langbein n'étant pas exempte d'inexactitudes, on peut aussi conjecturer que l'appareil avait pu être obtenu au « Canada » d'Auschwitz, le gigantesque entrepôt des effets volés aux victimes.

ment les gardiens des miradors avoisinants – qui avaient justement pour tâche de surveiller le travail du *Sonderkommando*. Caché au fond d'un seau, l'appareil parvint entre les mains d'un juif grec nommé Alex – aujourd'hui encore non identifié : on ignore son nom de famille – posté en contrebas, devant les fosses d'incinération, et censé y travailler avec les autres membres de l'équipe.

Terrible paradoxe de cette *chambre noire* : pour réussir à extraire l'appareil du seau, à caler le viseur, à l'approcher de son visage et à prendre une première séquence d'images (fig. 3-4), le photographe a dû se cacher dans la chambre à gaz à peine – peut-être pas encore complètement – vidée de ses victimes. Il est en retrait dans l'espace sombre. Le biais, l'obscurité où il se tient le protègent. Il s'enhardit, change d'axe et s'avance : la seconde vue est un peu plus frontale et légèrement plus rapprochée. Plus risquée, donc. Mais aussi, paradoxalement, plus posée : plus nette. Comme si la peur avait un instant disparu devant la nécessité de ce travail, arracher une image. On y voit, justement, le travail quotidien des autres membres de l'équipe, celui d'arracher aux cadavres, qui gisent encore au sol, leur dernière semblance humaine. Les gestes des vivants disent la pesanteur des corps et la tâche à mener dans l'immédiateté des décisions à prendre : tirer, traîner, jeter. La fumée, derrière, est celle des fosses d'incinération : corps posés en quinconce sur 1,50 mètre de profondeur, crépitements de la graisse, odeurs, recroquevillements de la matière humaine, tout ce dont parle Filip Müller est là, sous cet écran de fumée que la photographie a fixé pour nous. Derrière est le bois de bouleaux. Le vent souffle au nord, peut-être au nord-ouest²⁹. (« En août 1944, se souvient Primo Levi, il faisait très chaud à Auschwitz. Un vent torride, tropical, soulevait des nuages de poussière venus des bâtiments démolis par les bombardements aériens, séchait la sueur sur nos corps et épaississait le sang dans nos veines³⁰. »)

29. Cf. J.-C. Pressac, *Auschwitz : Technique and Operation of the Gas Chambers*, op. cit., p. 422-424, qui a mené une minutieuse reconstitution de ces images. Il précise que, parmi les personnages photographiés, se trouve un SS qui tourne le dos (on comprend encore mieux le risque encouru).

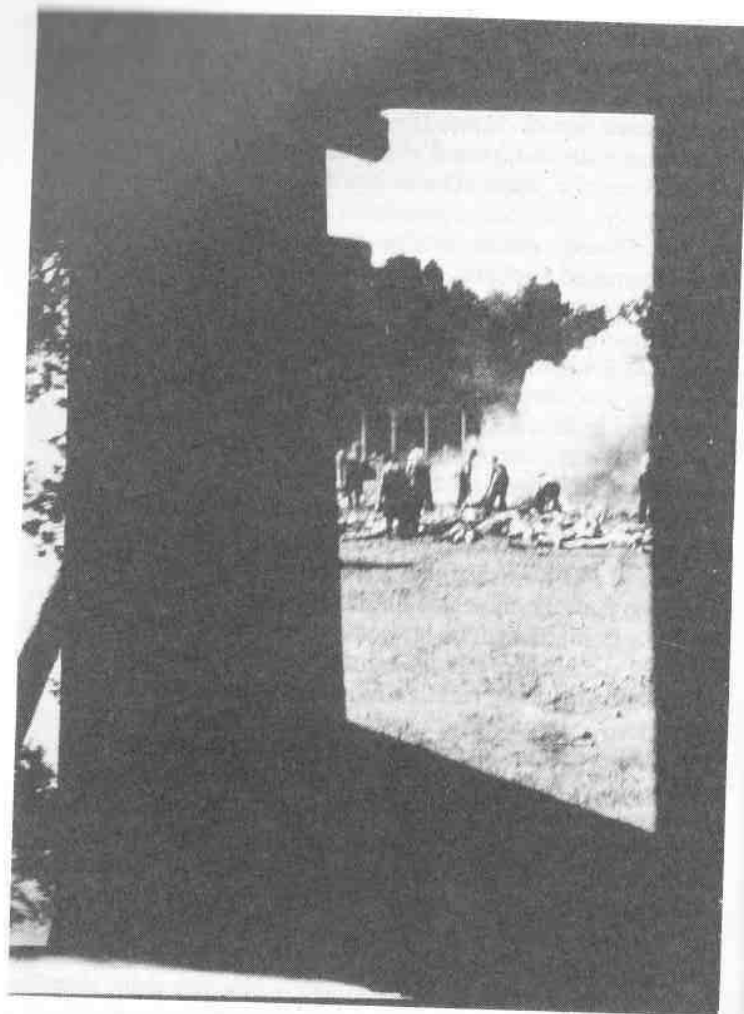
30. P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, op. cit., p. 77.

Ayant dissimulé l'appareil – dans sa main ? dans le seau ? dans un pan de son vêtement ? –, le « photographe inconnu » se risque alors à sortir du crématoire. Il longe le mur. Deux fois il tourne sur sa droite. Il se retrouve donc de l'autre côté du bâtiment, au sud, puis il s'avance vers le bois de bouleaux, à l'air libre. Là aussi, l'enfer continue : un « convoi » de femmes, déjà dévêtues, s'apprête à entrer dans la chambre à gaz. Les SS sont autour. Il n'est pas possible de franchement sortir l'appareil, encore moins de viser. Le « photographe inconnu » prend deux clichés à la sauvette, sans regarder, peut-être en continuant de marcher (fig. 5-6). Sur l'une des deux images – évidemment privée d'orthogonalité, d'orientation « correcte » –, on aperçoit, dans le coin inférieur droit, tout un groupe de femmes qui semblent marcher ou bien attendre leur tour. Trois autres femmes, plus proches, se dirigent en sens inverse. L'image est très floue. On peut cependant voir, de profil, un membre du *Sonderkommando* reconnaissable à sa casquette. Sur le bord, à droite, on devine la cheminée du crématoire IV. L'autre image est pratiquement abstraite : on subodore juste la cime des bouleaux. Face au sud, le photographe a la lumière dans les yeux. L'image est éblouie par le soleil qui perce à travers les ramures.

Puis, Alex revient vers le crématoire, probablement par le côté nord. Il restitue rapidement l'appareil à David Szmulewski, demeuré jusque-là sur le toit, à guetter d'éventuels mouvements de SS. L'opération entière n'aura pas duré plus de quinze à vingt minutes. Szmulewski replacera l'appareil dans le fond du seau³¹. Le bout de pellicule sera extrait de l'appareil, ramené au camp central et enfin sorti d'Auschwitz dans un tube de pâte dentifrice où l'avait caché Helena Dantón, employée à la cantine SS³². Il parviendra un peu plus tard, le 4 septembre 1944, à la Résistance polonaise de Cracovie, accompagné d'une note écrite par deux détenus politiques, Józef Cyrankiewicz et Stanislaw Klodzinski (fig. 7) :

31. Cf. J.-C. Pressac, *Auschwitz : Technique and Operation of the Gas Chambers*, op. cit., p. 424, où est cité le témoignage de Szmulewski lui-même, survivant de l'équipe.

32. Cf. H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, op. cit., p. 253.



3-4. Anonyme (membre du *Sonderkommando* d'Auschwitz), *Crémation de corps gazés dans des fosses d'incinération à l'air libre, devant la chambre à gaz du crématoire V d'Auschwitz, août 1944. Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau (négatifs n° 277-278).*



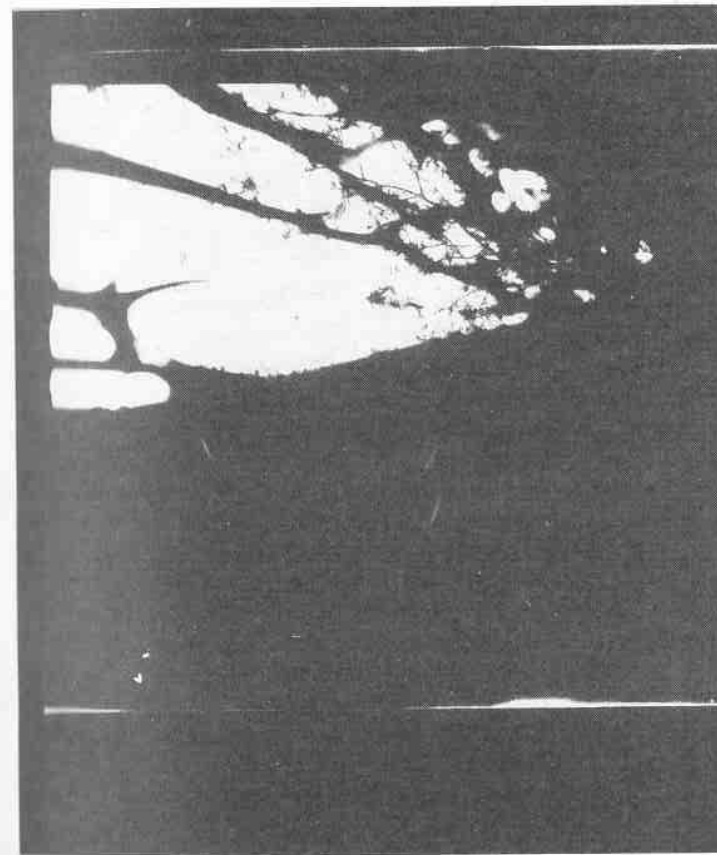
« Urgent. Envoyez le plus rapidement possible deux rouleaux en métal de pellicule pour appareil photo 6x9. Pouvons faire des photos. Envoyons des photos de Birkenau montrant des détenus envoyés à la chambre à gaz. Une photo représente l'un des bûchers en plein air où l'on brûle les cadavres, car le crématoire n'est pas en mesure de les brûler tous. Devant le bûcher, des cadavres qui vont y être jetés. Une autre photo représente un endroit dans le



5-6. Anonyme (membre du *Sonderkommando* d'Auschwitz), *Femmes poussées vers la chambre à gaz du crématoire V d'Auschwitz*, août 1944. Oswiecim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau (négatifs n° 282-283).

bois où les détenus se déshabillent soi-disant pour prendre une douche. Ensuite ils seront envoyés à la chambre à gaz. Envoyez les rouleaux le plus rapidement possible. Envoyez les photos agrandies immédiatement à Tell – nous pensons que les photos agrandies peuvent être envoyées plus loin³³. »

33. Cité (et traduit) par R. Boguslawska-Swiebocka et T. Ceglowska, *Kl. Auschwitz. Fotografie dokumentalne*, Varsovie, Krajowa Agencja Wydawnicza



Texte

1980, p. 18. Le nom de code « Tell » désigne Teresa Lasocka-Estreicher, membre, à Cracovie, d'un comité clandestin d'aide aux prisonniers des camps de concentration. Cf. également R. Boguslawska-Swiebocka et T. Swiebocka, « Auschwitz in Documentary Photographs », trad. J. Webber et C. Wilsack, *Auschwitz. A History in Photographs*, dir. T. Swiebocka, Oswiecim-Varsovie-Bloomington-Indianapolis, Auschwitz-Birkenau Museum-Ksiazka I Wiedza-Indiana University Press, 1993, p. 42-43 et 172-176, où sont précisés les noms des autres détenus ayant pris part à cette opération : Szlomo Dragon, son frère Josek, et Alter Szmul Fajnzylberg (connu au camp sous le nom de Stanislaw Jankowski). Selon le témoignage d'Alter Fajnzylberg, l'appareil aurait pu être un Leica (Clément Chéroux me rappelle que cela est impossible puisque le format des images est de 6x6).